

Francis ANDRÉ



par **Michel BAAR** et **Paul MATHIEU**

1991

«Le poète paysan le plus authentique, le plus doué, le plus virulent, est sans contredit Francis André, né le 1er septembre 1897, qui exploitait cinq hectares de terre à Sainte-Marie-sur-Semois, à la frontière belge».

Michel RAGON

Biographie

1^{er} septembre 1897 : naissance à Fratin (Gaume) de Francis André, dernier enfant d'un couple de petits propriétaires terriens.

1908 : l'enfant quitte l'école pour aider aux travaux des champs. Paysan, autodidacte, né dans le prolétariat (et bien sûr écrivain), Francis André réunit (comme Constant Malva) tous les critères de l'«authenticité» chère à Henry Poulaille.

1915 : publication dans *Les Nouvelles*, journal d'Arlon, d'un poème remarqué par Augustin Habaru. Promoteur en Wallonie de la littérature prolétarienne, bientôt rédacteur au *Drapeau Rouge* à Bruxelles, puis directeur littéraire du journal *Monde* à Paris, Habaru va «lancer» Francis André, et solliciter ses premières œuvres : *Poèmes paysans*, *Les affamés*. Ce dernier roman est inspiré de la déportation de Francis André à Cassel (décembre 1916-février 1917).

1917 : Révolution d'octobre. Francis André s'affirme trotskyste et participe à des conférences révolutionnaires.

1925 : mariage avec Mimi Linssen, jeune bourgeoise d'Anvers.

1928 : Hubermont et Ayguesparse, amis d'Habaru, créent la revue *Tentatives* (6 numéros entre avril 1928 et août 1929). Dans le num 4/5 de février/mars 1929 paraît, trois ans avant celui de Poulaille, le *Manifeste de l'équipe belge des écrivains prolétariens de langue française*, signé par Hubermont, Ayguesparse et André.

1930-1945 : Francis André a peut-être été débordé parfois par le mouvement complexe des nuances idéologiques. Il se place en tout cas dans le sillage de Poulaille et de son «École prolétarienne», dont il signe le manifeste en 1932 (avec d'autres Belges, dont Malva). Se traduit ainsi

son passage de l'extrême-gauche à un mouvement beaucoup plus modéré – voire sourd idéologiquement (Poulaille fut contesté par le groupe surréaliste «Rupture» ou, dans leur organe *Révolution*, par les «Jeunesse socialistes révolutionnaires»).

Dans le contexte de la crise des années 30, Francis André (comme d'autres) participe à la propagation du «Plan de Travail» du socialiste Henri De Man, ce qui aboutira, à l'issue de la guerre, à l'accusation de collaboration intellectuelle et à la condamnation (3 ans de prison et une amende réclamée à titre de dommage moral). Il est largement acquis (¹) que Francis André a seulement été leurré par la dérive fasciste de De Man lui-même, et qu'il fut la victime des manipulations dont le prolétariat et sa culture ont fait l'objet de la part de «l'Ordre Nouveau».

1949 : Toujours est-il que, sa terre vendue, le paysan de 52 ans devient bûcheron et ouvrier carrier.

1959 : René, son fils unique, part pour le Congo.

1964 : Prix Max Elskamp pour l'ensemble de son œuvre.

8 août 1976 : mort à Fratin de Francis André.

1 Cf. à ce sujet le num 12 (printemps 1984) de *W'allons-Nous ?*

Bibliographie

Poésie

- *Poèmes paysans*. Les éditions successives de 1928, 1932 et 1941 étant épuisées, le Musée Gaumais a procédé à une réédition de l'essentiel de cette œuvre poétique «qui constitue un document vécu de la vie paysanne universelle», Virton, 1973.
- *Poèmes de la terre et des hommes*, Éd. des Artistes, 1959. Ce recueil reprend les *Poèmes paysans*, auxquels il ajoute 23 nouveaux textes.
- *La gerbe du soir*, Éd. de la Dryade, Virton, 1974.

Prose

- *Jeunesse paysanne*, roman autobiographique, 1927, repris par La Dryade, 1956.
- *Les affamés*, roman, Paris, Librairie Valois, 1931. Réédité en 1985 par les Éd. W'Allons-Nous? et l'Ardoisière.
- *Quatre hommes dans la forêt*, Paris, Rieder, 1938.
- *À l'ombre du clocher*, nouvelles, Arlon, Fasbender, 1941. Réédité par les Éd. de La Dryade, 1983, avant-propos de René André, illustrations d'Évelyne Adam.

À consulter

- Michel Ragon, *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Albin Michel, 1974.
- *Francis André, poète paysan (littérature prolétarienne et idéologie)*, W'Allons-Nous?, printemps 1985 (4^e année, N° 12).

Texte et analyse

Semailles

- 1 Nous travaillions ensemble aux semailles d'octobre,
Quand vers la fin du jour, à cette heure où la terre
Grasse, se colle aux pieds et noue les reins,
Mon vieux père sentit en lui mourir la force.
- 5 Alors, à pas pesants, vers moi, dans les labours,
Il s'en vint, et debout dans son dernier effort,
D'une main qui tremblait comme un arbre tremble
Quand le vent du soir est en lui,
Il me tendit le semoir gris,
- 10 Le vieux semoir qu'un de ma race,
Au temps jadis avec le lin des champs,
A tissé dans les veillées longues.
Puis il me dit : «Va-t'en et continue».

- Et moi qui jamais n'avais semé le blé
- 15 (Car c'est aux meilleurs, aux forts, aux Anciens
Qu'incombe la tâche entre toutes sacrée)
J'étais là debout, avec autour de moi
Les forêts et les champs émus, et le grand ciel
Tout rouge qui parlait et se penchait sur moi...
- 20 Or, je pris le semoir encore à moitié plein
Et je m'en allai gauchement par les champs,
Hésitant d'abord, avec des gestes lourds,
Comme font tous ceux qui commencent...

- Je m'en allai d'abord un peu comme au hasard,
- 25 Marchant par les sillons croulants, jetant le blé
Poignée par-ci, poignée par-là...
Je m'en allai cherchant, un pas dans l'étendue,
Cherchant avec mes pieds dans la terre écrasée,
Un pas qui était là quelque part, m'attendant,

- 30 J'allai, cherchant dans l'air, avec mes mains lancées,
À raccrocher un rythme invisible et profond.
Et les forêts se haussaient du fond du passé.
Et les monts et le ciel se penchaient pour voir
L'effort, aussi vieux qu'eux, qui meurt et se recrée.
- 35 Et tout à coup, cela vint en moi par secousses,
Comme un enfant qui naît ou comme un flot qui monte
Du fond dormant des mers et vient vivre et chanter...
Et tout à coup, cela me fut aussi donné
D'être parmi les champs le beau semeur de blé,
- 40 D'avoir pour moi tout seul, le soir immense et lourd,
D'avoir les mains chargées de toute la vie.
Alors cheveux au vent, dans la force et la joie
Balancée de mon pas, de mes bras, de mon corps,
J'allai comme un Ancien, vêtu de soleil rouge,
- 45 Par le soir qui déjà se prenait dans les choses
Comme si rien ne s'était passé,
Comme si quelqu'un n'était pas tombé,
Et comme si, béante et secouée, la terre
N'avait pas attendu qu'un autre recommence.

(*Poèmes paysans*, pp. 23-24)

Ce texte -chose peu courante en poésie- raconte une histoire simple, où se confondent auteur, narrateur et protagoniste. Une histoire autobiographique, en somme. Le jeune paysan reçoit des mains paternelles l'outil ancestral (strophe I); il s'initie à son usage (strophes II, III); il est enfin promu au rang de semeur (strophe IV).

Disons d'abord que ce récit initiatique présente un intérêt documentaire : il se rapporte à une époque où la machine n'a pas encore envahi les champs. Où donc un travail comme celui des semailles peut être totalement empreint d'humanité. Et un objectif majeur du texte est de dire cette humanité.

L'outil lui-même, le semoir, fabriqué patiemment par un paysan en des temps immémoriaux, fait l'objet d'un détour significatif, où l'accent est mis sur son caractère proprement artisanal (10-12) ⁽²⁾. Quant à l'accomplissement de la tâche, les semailles, il nécessite une habileté spécifique du corps entier (Cf. «avec mes pieds... avec mes mains», III). Enfin, il n'est pas indifférent que la première comparaison à laquelle recourt Francis André pour caractériser cette habileté nouvellement acquise est celle d'«un enfant qui naît» (36).

Histoire humaine, donc. Presque charnelle. Mais au-delà de la simple relation, l'écriture de notre texte est poétique en ce qu'elle contribue à conférer quelque solennité à l'initiation du semeur, tout en élargissant le cadre spatial et temporel où celle-ci se déroule. Pour une bonne part, c'est à la majesté de l'alexandrin que recourt Francis André (qui, par ailleurs, sait opportunément user de mètres différents). Remarquons également que la scène se déroule en fin d'année («octobre», 1) et surtout au coucher du soleil : moment romantique par excellence, auquel on peut reconnaître une valeur métonymique. L'obscurité («soir» : 8, 40, 45) ne triomphera pas vraiment des couleurs du couchant («rouge» : 19, 44); parallèlement, le déclin du vieux paysan sera compensé par les forces vives de son fils. Voyons surtout que celui-ci prend le relais dans un décor sensible : les forêts et les champs «s'émeuvent» (18), le ciel «parle» (19). Et l'épreuve initiatique, inscrite dans le cycle du temps, acquiert une valeur emblématique, voire une signification mythique : c'est «du fond du passé» que les éléments du paysage contemplant «L'effort, aussi vieux qu'eux, qui meurt et se recrée» (34). Quant au protagoniste, il accède, l'épreuve réussie, au statut prestigieux (44) d'un Ancien - alors qu'au départ, n'ayant jamais accompli «la tâche entre toutes sacrée» (16) ⁽³⁾, il constatait humblement son inaptitude (II).

2 Et cette évocation du semoir est doublement mise en relief. Retardée par l'énoncé des diverses circonstances du geste paternel («il me tendit», 9), elle correspond aussi à une modification métrique (le poète passant, en gros, de l'alexandrin à l'octosyllabe).

3 Épinglons la charge sémantique de l'adjectif et de son complément, ainsi que leur disposition syntaxique.

Cette humilité, exprimée ailleurs dans le texte, est authentique. A telle enseigne d'ailleurs que le terme «acteur» est sans doute plus adéquat au jeune paysan que celui de «protagoniste». Sa réussite de l'épreuve, en effet, apparaît moins comme une victoire personnelle que comme la rencontre aléatoire d'un savoir-faire préexistant. L'attitude caractéristique du semeur, l'harmonie de ses gestes, sont «là, quelque part» (29), offerts à qui les cherche. Le jeune paysan ne se donne évidemment pas pour l'inventeur, ni même pour le découvreur de ce rythme séculaire dont l'existence intrinsèque se manifeste, en quelque sorte, par le biais d'un personnage typé dans une fonction («le semeur de blé», 39) - et dont l'individualité, à la limite, n'importe pas : d'autres l'ont précédé, d'autres le suivront ; le personnage principal, c'est la terre (46-49). La voix passive («cela me fut donné», 38) est évocatrice, dans le même sens, de ce que le titre de semeur échoit au jeune paysan (par nécessité, pourrait-on dire) plus que celui-ci ne le conquiert.

Disons pour le reste que notre texte relève d'une poésie qui consiste nettement moins à jouer des mots qu'à évoquer les choses. Pas plus que le jeune paysan n'invente les gestes de son métier, le poète André ne révolutionne le langage poétique. Ce qui, bien évidemment, n'empêche pas l'originalité de ses accents : alliage réussi d'une existence paysanne authentiquement vécue et d'une tradition romantique bien assimilée. Mais avant d'être poète, André est paysan. Il dit lui-même ne jamais retravailler ses textes. Et il n'est pas jusqu'au rythme du poème qui ne vienne en droite ligne des travaux quotidiens :

En cheminant derrière ma charrue, (...), je formulais mon poème en marchant et c'est probablement le rythme de mon pas qui a amené une certaine cadence qui se répercute sans que je m'en aperçoive dans la construction de mes vers (...).

«J'écrivais (mon poème) sans jamais la moindre rature. Je n'ai jamais rectifié quoi que ce soit de ce que j'avais composé pendant le jour. J'écrivais donc directement, d'un jet, le poème que j'avais composé durant mon travail» (4).

Extraits

Les rations s'alignaient l'une à côté de l'autre sur la table. Ce pain, comme il était mangé d'avance par le cerveau, malaxé, assimilé par l'estomac béant de désir ! L'attente convulsionnait les faces. Quelques enragés se bousculaient pour ramasser les miettes qui s'échappaient sous le couteau. On sentait combien était fragile au fond de tous ces êtres l'édifice façonné par la civilisation et les rapports humains.

J'étais au premier rang, parmi les affamés. Affaibli par les privations et par une dysenterie commençante, je me raidissais de toute la volonté de vie de mes dix-huit ans contre la souffrance. J'avais les pieds gelés, comme insensibilisés par un envahissement mortel. Sous mes côtes dépouillées de chair, le vide glacé s'élargissait comme un lac dans une vallée de neige. Je portais ma misère comme les autres. Comme les autres, s'il m'avait été possible de le faire, j'aurais fouillé avec mes dents dans les excréments ou même dans le sang d'un camarade pour y chercher ma pâture.

À un moment, je fus pris dans une poussée de corps et mes pieds écrasèrent, éventrèrent un objet qui venait de tomber de la poche du père Lucas.

— *Mon portefeuille ! gémit le bonhomme.*

Appuyé de toute son épaisse croupe à la masse qui l'enserrait, il luttait farouchement pour récupérer la pauvre chose. Je l'aidai à rassembler quelques papiers, quelques marks crasseux. Comme je lui tendais une carte postale qui avait collé à mon talon, mon regard en passant tomba sur la gravure maculée.

C'était une vue du village. Il y avait notre maison, l'église, les marronniers de la place et un chariot chargé de blé qui s'en venait par la route ensoleillée.

Je revis en pensée toute notre vie. Je revis les champs, les forêts, les étendues chargées de libre ciel. Je nous revis mêlés aux brumes, au soleil,

au vent, labourant, semant, moissonnant. Matin et soir et tout au long des jours, tout au long des saisons, nous sommes là, penchés. Motte par motte, sillon par sillon, nous terrassons la glèbe. Nous tirons de la glèbe les choses qu'il faut pour la vie des hommes. Dans cette lutte, nos genoux s'ankylosent, nos mains se crevassent, nos reins se nouent. Mais nos blés sortent de terre, nos moissons chantent. Il y a la grande joie du morceau de pain, que nous aimons à manger en paix sous le ciel, parmi nos femmes, nos compagnons, nos bêtes.

Et voici ce qu'on fait de nous. Ce n'est pas assez que, sans murmure, sans colère, nous acceptions notre lourde tâche. Voici qu'on nous arrache à nos champs, à nos charrues et qu'on nous parque comme un bétail dans cette baraque cernée par l'hiver. Nous nous écrasons autour de cette table où l'on nous mesure à chacun une maigre parcelle de vie. Nos faces qui bravaient vent et soleil, sont ravinées comme une glèbe saisie par le gel. Nos mains sont crispées et vides. Une bande de loups affamés prêts à se manger cœur et entrailles, voici ce qu'on fait de nous.

(Les affamés, pp. 89-92.)

Quelques retardataires achevaient de payer au notaire à la table qu'il occupait avec son clerc, les sommes dues pour les herbages loués en juin. Un gaillard de belle prestance, Maître Dumont. Très grand, charpenté comme un manœuvre, la face colorée, il accusait dans tout son corps, des origines plébéiennes que n'avaient pu affiner les années d'étude et de vie cossue.

À côté du notaire, deux des frères Forêt avaient pris place. Joseph, l'aîné, un ouvrier carrier à figure soucieuse, causait à voix basse avec sa femme. L'autre, l'instituteur, un jeune homme coquettement vêtu, cigarette aux lèvres, devisait avec importance, avec le notaire. Notaire, instituteur, c'est gens de même volée; c'est fier, ça se tient au-dessus de cette épaisse masse de terriens ignorants qui sentent la bête et le fumier.

François Forêt faisait bande à part. Accoudé au comptoir, il buvait et causait avec un trio de camarades. Un beau gars, avec une franche figure

intelligente et rude, un corps grand et large, qu'on sentait bâti de bonne matière, plein de sang et de muscles. Tout ce tumulte passionné qui l'entourait, semblait le laisser indifférent. Le chapeau de feutre un peu rabattu sur la nuque, il discutait et riait comme aux jours de kermesse, vidait son verre d'une ample goulée et disait des blagues à la belle fille qui s'affairait derrière le comptoir. À certains moments, pourtant, quand par hasard, il venait à poser ses deux poings sur le marbre, on sentait comme un tremblement qui se répercutait à travers les rangées de bouteilles et de verres.

Le notaire, s'étant levé, définit la situation cadastrale des immeubles en vente et énuméra les conditions requises. Puis, il fit un signe au crieur, petit homme malingre, au corps tourmenté, à face anguleuse et blafarde. Celui-ci grimpa sur une chaise et d'une voix énergique et retentissante qui étonnait, sortant de semblable structure, entama l'action :

— Allons, Messieurs ! pour la belle maison, avec écurie et verger, qui met à prix ?

En même temps, son regard plongeait, scrutateur, parmi la foule, cherchant la pensée sur les faces tendues. Personne ne bougeait. Peu à peu, des chuchotements s'ébauchèrent qui devinrent un brouhaha confus.

— Quinze mille, prononça quelqu'un.

Curieuses et interrogatives, toutes les têtes s'agitèrent. Mais on ne put savoir qui avait parlé. L'offre, d'ailleurs, était dérisoire. Ce ne pouvait être qu'un amorçage, une mise en route intéressée (...).

Peu à peu, des voix s'élevèrent, l'une après l'autre, procédant par petites offres hésitantes. Des paysans, des ouvriers, fraîchement mariés, chez qui la faiblesse des moyens tempérait le désir. Il était difficile, dans le bruit et la fumée, de suivre les péripéties de la lutte engagée. Seul, le crieur, manieur infailible de ces parties humaines, ne se trompait pas. Dès l'instant où il avait repéré ses hommes, il ne les lâchait plus. En même temps qu'il renvoyait parmi la salle une enchère cueillie au vol, son regard s'accrochait au visage des autres partenaires pour y étudier

les répercussions de son verbe. Un simple hochement de la tête lui suffisait.

— *Dix-huit mille ! annonçait-il.*

(«*La vente au village*», *À l'ombre du clocher*, pp. 84-86.)

Mort d'un arbre

*Me voici devant l'arbre qui va mourir.
Me voici devant toi qui étais le plus beau,
le plus puissant de tous les arbres que j'aimais.
Me voici devant toi comme aux jours innombrables
où je venais vers toi du fond de mon amour...
Mon frère, mon ami, tu m'as dit tant de choses !
Tu as cueilli patiemment au long des temps,
dans la terre et le ciel, tant de choses pour moi !
Tu me parlais de toi, du passé, de mes pères,
tu veillais sur mes humbles jours et c'était toi
que je venais trouver aux heures d'innocence,
pour sentir près de moi, contre mon cœur, ton cœur,
ton vaste cœur plein de tourmente.
J'ai passé mon enfance à t'entendre chanter,
J'ai grandi, j'ai vécu à l'ombre de ta vie,
— et me voici aujourd'hui devant toi.
Me voici en face de toi avec ma cognée,
avec mes muscles, mes mains noires, mon rude cœur.
Je ne suis plus ton camarade,
je suis le besogneur qu'on paie pour sa peine,
je suis le dur tueur de chênes
qui doit se mesurer avec toi aujourd'hui.
Pourtant, tu ne trembles pas devant moi,
tu me regardes, tu m'étreins encore dans ton amour —
Voici, dans le matin d'hiver, pour la dernière fois,
ton corps debout dans la lumière du monde,*

*ton corps dévasté par les vents, dépouillé de tout son feuillage,
qui veut se révéler une fois encore
dans la simplicité, dans la nudité de son être.
Te voici devant moi, fier géant, te voici,
toute beauté, toute puissance et merveilleuse vie,
tel que tu t'es édifié à travers les années,
tel en ce jour d'hiver pour la dernière fois.
Nous voici tous les deux, ô compagnon, et notre amour,
se dresse au fond de nous pour la lutte et la mort !
Nous souffrirons tous deux, nous saignerons ensemble,
et ta grande voix de douleur bercera ma douleur
quand plongera en toi, dans ta chair, ma cognée
qui va sonner ta dernière aurore.*

(*Poèmes paysans*, pp. 12-13.)

Ma mère

*Ma mère, je l'ai vue ainsi depuis toujours,
Aux champs, à la maison ou bien parmi les bêtes,
Avec ses mains qui vont sans s'arrêter jamais,
Et ses sabots, ses vêtements de pauvre femme.
Ma mère, je l'ai vue aux côtés de mon père,
Travaillant pour payer la maison et les champs,
Et pour gagner l'argent qu'il faut pour le notaire,
Pour l'épicier et ceux qui vendent des vêtements...
Le pauvre argent que l'on gagne avec tant de peine,
Et qui s'en va si vite au long de tous les jours...
Ma mère, c'est ainsi que toujours l'ont connue
mes yeux d'enfant et mes yeux d'homme,
et c'est pour elle qu'ici je chante.*

*C'est ma mère qu'ici je chante,
c'est ma mère et sa vie, ses mains nouées, ses peines,
et son œuvre autour d'elle, immense et ignorée...
C'est ma mère penchée à la tâche, enchaînée,*

*Aux jours qu'il faut tirer de la terre, et faisant
les gestes qu'on fait depuis des mille ans,
qui partent d'en bas et qu'on ne voit pas
et qui portent plus loin la joie et la lumière.
C'est ma mère qu'ici je chante,
c'est une vieille femme au corps lourd comme un chêne,
au visage ridé comme un labour d'automne,
aux yeux comme un coucher de soleil sur les champs...
C'est pour ma vieille mère qu'ici je chante,
pour qu'elle sente, venant de moi, venant du monde
autour de nous, des vents, du soleil et des champs,
pour qu'elle sente, dans ma voix, un peu d'amour,
un peu du grand amour créé sur son passage.*

(*Poèmes paysans*, p. 11.)

Ma bonne vache

*Ma bonne vache qu'au printemps passé
J'ai conduite au taureau puissant qui l'a saisie,
Ma bonne vache est en gésine, ayant passé
Les mois qu'il faut pour assembler et former l'être.
Elle est là dans l'étable obscure, terrassée
Par le mal de créer, parmi ses sœurs qui mangent.
Elle est là qui gémit, qui souffre et lentement,
À cinq ou six, avec des cordes et des chaînes,
Nous tirons sur son corps, sur ce qui veut sortir
De sa chair et que lie à sa chair tant de choses.
Nous sommes cinq ou six et tous, à grand effort,
Nous tirons sur cela qui lentement s'arrache
Et se dégage de la nuit chaude et gluante,
Et glisse, et vient tomber, lourd, sur le sol du monde.*

*Ma bonne vache est là, couchée, et tout près d'elle,
Est l'être qu'elle vient d'enfanter, et qu'émues,
Avec leurs yeux obscurs, ses compagnes regardent.*

*Et je me penche, ému comme elles, sur cette chose.
Je me penche sur l'hôte nouveau qui m'arrive
Qui est informe encore et comme entouré d'ombre...
Je me penche sur lui et voici que déjà
Ses yeux s'ouvrent, son souffle s'anime et s'étend,
Et voici qu'il se meut qu'il essaie en son corps
Les mouvements qu'ont fait ses pères et ses mères.
Voici qu'il veut se mettre debout dans la joie !*

*Et je songe au printemps futur qui le verra
Manger l'herbe des champs, courir dans la lumière
Et marcher près de moi, au retour, dans les soirs.
Je songe au compagnon qu'il sera dans ma vie,
À nos jeux, à nos joies, à nos peines ensemble ;
Et je songe plus loin, hélas ! au jour d'automne
Où nous irons tous deux pour la première fois,
Où je reviendrai seul en regardant ses pas,
Ses pas profonds s'effacer déjà dans la terre.*

(Poèmes paysans, p. 19.)

Nous avons tant marché

*Nous avons tant marché, mon cheval, aujourd'hui,
Toi, tirant la charrue et moi dans le sillon ;
Toi et moi dans le champ, avec nos corps penchés,
avec nos pieds pesants et lents parmi la terre,
qu'à présent te voici sur le chemin du soir,
tête ballante et genoux lourds, et que moi-même,
je vais à tes côtés ne songeant plus à voir
le beau couchant qui meurt, là-bas, sur la forêt...*

*Nous avons tant creusé de sillons, tant roulé
vers la maison, les foins, les moissons de l'été,
et les bois de l'hiver pour le feu et le pain...
Nous avons tant peiné tous les jours des années*

*que nous sentons souvent ces jours et ces années
s'entasser dans nos corps sur les chemins du soir.*

*Pourtant, il ne faut pas nous plaindre de la vie
Que nous menons tous deux, car il est encore
de bien plus malheureux que nous sur cette terre.
Il en est, aux pays du charbon, de ces pauvres
qui vivent tristement, qui peinent dans la nuit
et qui ne verront plus le beau soleil du monde...*

*Il en est qui sont vieux et las et qui sont seuls
à lutter pour le pain d'une vie sans amour...
Il en est de milliers, hélas ! parmi nos frères*

(Poèmes paysans, p. 20.)

* * *
* *

à Pierre Nothomb

Les montagnes sont là

*Les montagnes sont là que je n'ai pas gravies,
Et que j'ai contemplées tout au long de ma vie,
Du fond de ma vallée.
Les montagnes sont là, statiques, éternelles,
Au bord d'un horizon d'aurore, et de couchant,
Qui a fui d'année en année,
Devant mes souliers paysans,
Qui cheminaient sans fin par les sillons,
Embourbés dans la glaise des champs.
Les étoiles sont là, grains d'or d'éternité
Que je n'ai jamais pu gerber et engranger
Comme les beaux épis de ma glèbe natale.
Les étoiles sont là, inconnues et lointaines,*

*Mêlées en ma mémoire au grand peuple stellaire
De tous les yeux aimés...*

*Les montagnes sont là que je n'ai pu gravir,
Les étoiles sont là que je n'ai pu cueillir...*

Ainsi que le voulait mon rêve...

(La gerbe du soir, p. 8.)

Pourquoi

*Homme du XXe siècle,
Homme de la technique, de la pensée et du savoir,
Dont la connaissance plonge si profond
Au dur du monde,
Et dont l'esprit rayonne si haut
Au large des nuits étoilées,
Hommes de notre temps,
Qu'avez-vous fait de votre cœur ?*

*Qu'avons-nous fait de notre cœur d'ancêtre humain,
De ce cœur qui battait si chaud sous les cieux
Autour des feux, là-bas, dans les jungles glacées,
Parmi la paix des champs, à la clarté des âtres ?
Qu'avons-nous fait de notre cœur, mes frères,
De ce cœur qui s'éteint un peu plus chaque jour
Dans notre dure carcasse humaine,
Comme un soleil perdu au fond des millénaires ?*

*Il y a des milliers d'années-lumière
Entre ce que nous sommes et les étoiles.
Il y a des millions d'âges humains
Entre ce que nous sommes et les mers génésiques
Et pourtant, tous les âges, les espaces glacés,*

Francis ANDRÉ - 20

*Nous les avons franchis et traversés
Pour nous rejoindre et nous connaître,
Nous les hommes, les mers, les siècles, les étoiles...
Nous avons fait ce pas géant dans le Cosmos.*

*Entre toi et moi, il n'y a qu'un pas,
Un pas de tous les jours, un pas facile et doux,
Un pas au bout duquel s'ouvrent des mains tendues,
Des mains chaudes et fraternelles.
Entre toi et moi, mon frère humain.*

(La gerbe du soir, p. 29.)

Synthèse

«Poète paysan», cette bannière a été tant de fois agitée à propos de Francis André qu'elle en est presque venue à cacher le reste de l'auteur. Car, enfin, au-delà de cette étiquette, il y a encore son universalité, son aspiration à la fraternité, son amour des gens, des bêtes et des choses et sa voix, tellement vraie et authentique.

Tout dans son œuvre est humanisé (l'arbre et la terre : «Les champs accouraient au-devant de moi sur la route») et, inversement, lui-même s'indexe sans cesse sur les choses qui l'entourent : «Quelque chose, pourtant, était tombé en moi, comme une pierre enrobée de boue au fond d'un puits d'eau claire»⁽⁵⁾. Parfois, un véritable dialogue s'installe, avec l'arbre qu'il est sur le point d'abattre, par exemple⁽⁶⁾.

Avec Malva, il reste bien, cependant, l'une des figures de proue de la littérature de la terre, de l'écriture prolétarienne; ils sont les premiers parmi ceux «qui ont tiré la force de leurs œuvres de leur vie quotidienne et de leur labeur coutumier»⁽⁷⁾. Si, dans ce cas, «prolétaire» s'oppose bien à «exploitation capitaliste», le mot ne sous-entend pas, toutefois, «révolutionnaire». Ce qui intéresse André, c'est de montrer que, réellement, le monde ouvrier est bien en train de prendre conscience de sa pensée propre : *L'essentiel est de savoir s'il y a réellement parmi nous, parmi la race de ceux qui tiennent la charrue, qui manient la cognée, le pic, les manettes et les leviers, des pensées qui naissent et s'agglomèrent, des forces qui s'éveillent*⁽⁸⁾.

5 *À l'ombre du clocher*, p. 112.

6 Cf. supra (Extraits) : *Mort d'un arbre*.

7 «*W'allons-Nous ?*, N° 12, p. 35.

8 Cité dans *Histoire de la littérature prolétarienne*, p. 168.

Chez André, cette pensée, cette conscience, devrait-on dire, revient sans cesse à la terre et à la marche de la nature. Il pleure la mort de son chien, mais, dans l'instant, le reprend la nécessité du quotidien, qui dépasse les sentiments :

*J'ai planté trois fleurs sur ta tombe.
Et puis, j'ai nettoyé ma bêche,
Car il faut commencer demain
À bêcher mon jardin* (9).

Et ce n'est pas manque d'amour ni de compassion, c'est plutôt la mise en mots de la dure réalité : *La belle fille pourrit dans la terre. En revenant des champs, un soir d'automne, elle a reçu l'averse glacée sur le dos, et la pneumonie l'a emportée au bout de quelques jours. Elle est morte et pourrie maintenant.* (10)

Dans le pénible labeur de chaque jour, et le grave manque de récompenses – jamais recherchées du reste – l'espoir d'une continuité, manière de « grand soir » ou de « paradis », suffit à l'encourager :

*Des femmes au front dur, des vieux aux gestes d'arbres,
Qui luttent dans le soir pour que le blé ne meure...* (11)

D'ailleurs, les moments plus heureux ne sont nullement exclus et, parmi eux, la part belle est faite à la fraternité :

*Et j'eus un grand bonheur de nous sentir ensemble,
Après tant d'efforts, tant d'espaces, tant d'âges,
Accoudés et riant à la table du soir* (12).

9 *La gerbe du soir*, p. 48.

10 *À l'ombre du clocher*, p. 98.

11 *Poèmes de la terre et des hommes*, p. 57.

12 *Poèmes paysans*, p. 61.

En fait, chez Francis André, c'est l'expérience qui lui fournit aussi des thèmes intéressants. Ainsi, dans *Les affamés*, où il raconte sa déportation au camp de Cassel de décembre 1916 à février 1917. C'est là moins un roman que le témoignage d'un jeune bûcheron de 18 ans. Ce narrateur prend la parole au nom du petit groupe de paysans gaumais auquel il appartient au départ (Debuisson, le Grand Jacques, le père Lucas) et au-delà, il témoigne fraternellement pour tous ceux (Belges, Français, Russes) qui ont vécu l'horrible expérience de l'arrachement à la terre natale (où le paysan « plante ses racines »), de la faim, de la dysenterie... Dans ce texte, l'on saisit aussi toutes les occasions pour redire son attachement au pays natal et, mesure de l'éloignement, la peinture de la captivité se fait vibrante d'émotion :

Voici qu'on nous arrache à nos champs, à nos charrues et qu'on nous parque comme un bétail dans cette baraque cernée par l'hiver ⁽¹³⁾.

On pourrait qualifier le récit de « crépusculaire ». Le décor y est le plus souvent nocturne et les termes « crépuscule », « crépusculaire », apparaissent souvent : récurrence installant une tonalité en harmonie avec le sujet traité.

Harmonie : voici encore qui définit bien Francis André. En effet, nous l'avons vu, chez lui, tout participe de la même vie, de la même âme. L'homme s'inscrit dans l'univers de la même façon que le chien, que l'arbre, que le chemin qui *s'en va... à travers la plaine* ⁽¹⁴⁾.

Des *Poèmes paysans* en 1928 à *La gerbe du soir* en 1974, ce qui frappe peut-être le plus chez cet auteur, c'est son caractère entier. Jamais l'auteur ne sort de sa route et jusqu'au dernier recueil, ce sont les mêmes affirmations et les mêmes interrogations qui surgissent :

*Pourquoi découvres-tu soudain
Que tu n'as rien découvert
De ce qui est ?* ⁽¹⁵⁾.

13 *Les affamés*, p. 92.

14 *Les affamés*, p. 213.

15 *La gerbe du soir*, p. 46.

Oui, Francis André est bien «un paysan qui pense» : à la faveur du geste quotidien, il prend conscience de sa propre présence au monde et de son appartenance à l'histoire de sa race. Il prend le temps de s'ouvrir aux choses et aux êtres : ses proches (à commencer par sa mère), le hêtre qui se meurt, les sacs d'engrais, le bœuf qu'on mène à l'abattoir. Et au-delà, à l'humanité laborieuse.

À ce titre, *À l'ombre du clocher*, un recueil de cinq nouvelles consacrées à la vie paysanne, est particulièrement intéressant. L'auteur y brosse le portrait de tel personnage pittoresque (*Le Sasa et la Toinette*) ; il y épingle et relate tel événement marquant (*La vente au village*). L'un des récits les plus captivants est celui qui conte l'aventure de Lucien. Lucien Bacu, 25 ans, est sonneur de cloches dans un tout petit village confiné entre étoiles et glèbes, où rêve et voyage sont absents, voire interdits. Mais ceux-ci s'incarnent fugitivement, pour le héros, en la personne d'une jeune Bohémienne de passage... Cette histoire n'est évidemment pas sans flirter avec quelque réminiscence hugolienne et l'on n'est pas trop surpris d'en voir se dégager toute une féerie romantique. Cette dernière se retrouve d'ailleurs en filigrane chez certains admirateurs du poète. Ainsi, Jean-Claude Servais ne peut s'empêcher d'adresser un clin d'œil furtif au lecteur attentif : dans son *Almanach*, le texte d'une dictée sur un vieux cahier d'écolier n'est autre que le paragraphe inaugurant la première nouvelle du recueil ⁽¹⁶⁾.

D'aucuns prétendent que «le chêne de Fratin» s'est abattu le 8 juillet 1976 ; mais ce n'est qu'un leurre... Nature et poésie ont la sève vivace et qui sait s'il n'est une clairière où il fleurit encore ?

Paul MATHIEU (synthèse)
& **Michel BAAR** (analyse)